



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Un islam confrérique au Burkina Faso : actualité et mémoire d'une branche de la Tijâniyya / Felice Dassetto, Pierre-Joseph Laurent, Tasséré Ouédraogo
éd. Karthala, 2012
cote: 58.843

L'islam au Burkina Faso n'a, à ce jour, fait l'objet que de peu d'études scientifiques approfondies si l'on excepte quelques recherches ponctuelles (notamment les travaux de R. Otayek). Il s'agit pourtant d'une communauté en expansion, regroupant plus de 60% de la population de ce pays qui compte 16 millions d'habitants. Il est vrai que cette islamisation est un phénomène relativement récent puisqu'en 1955, l'administration française ne dénombrait encore que 800.000 musulmans, soit seulement 20% du total. De tels cas d'expansion s'observent assez fréquemment en pays de savane.

Comme dans toute l'Afrique de l'Ouest, l'islam burkinabé est confrérique : sa propagation a été sous-tendue par l'activité des *turuq*. Deux professeurs de Louvain, Felice Dassetto et Pierre-Joseph Laurent et un chercheur burkinabé Tasséré Ouédraogo, lui-même doctorant à Louvain, nous proposent une intéressante étude sur un aspect de l'activité de la Tijaniyya Hamalliyah dans ce pays.

En 1904, un jeune paysan d'environ 22 ans du royaume de Yatenga se convertit à l'islam et prend le nom d'Aboubakar. Raguimia Sawadogo était issu d'une famille de féticheurs et de chefs de terre du village de Namissiguima. Sa mère était apparentée à la dynastie régnante du Yatenga. Sa rencontre avec un marabout aurait déterminé sa conversion. Il séjourna ensuite pendant cinq ans chez un savant marabout du Soudan français (Mali), probablement affilié à la Tijaniyya, puis, vers 1910, il entreprit de faire le Pèlerinage. Le voyage fut long, puisqu'il ne revint dans son village natal qu'en 1916 ou 17. Il avait fait, surtout au voyage de retour, de longues étapes à El Fâsher, grand centre confrérique du Soudan anglo-égyptien, et c'est vraisemblablement en ce lieu qu'il fut initié à la Tijaniyya orthodoxe des 12 grains et qu'il reçut le *wird*. Il vécut aussi en Gold Coast (Ghana) notamment à Koumassi, où les immigrés Mossi étaient nombreux, et où il suivit les enseignements de maîtres renommés. Le séjour à Koumassi fut essentiel dans sa formation intellectuelle et morale.

Lorsqu'il reparut dans son village, celui qu'il était désormais convenu d'appeler le cheikh Aboubakar était déjà considéré comme un prédicateur reconnu, un savant très versé dans le *tafsir*, voire comme un saint. Il était accompagné d'un certain nombre de disciples,



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

dont quelques uns le suivaient depuis le Ghana. En dépit de sa réputation, sa famille et les autres villageois l'accueillirent mal : les siens se méfiaient de cette doctrine nouvelle et craignaient de le voir bouleverser les modes de pensée et les structures coutumières traditionnelles Mossi. Cheikh Aboubakar et ses adeptes, 70 ou 100 personnes au total, peut-être même moins, allèrent de fixer sur des terrains situés à quelques kilomètres du village et appartenant à la mère du cheikh. Ils y édifièrent des huttes de branchages et se mirent à défricher. Au fil des années, le nombre des disciples s'accroissant, une agglomération sortit de terre et peu à peu elle prit les dimensions d'une ville à laquelle Aboubakar avait dès le départ donné le nom de Ramatoulaye (Rharmatou Allah: la miséricorde de Dieu). Avait-il dès avant son retour conçu le projet de fonder une ville en ce lieu ? Ses biographes (ou hagiographes) l'affirment sans en donner de preuve. La prédication et l'enseignement du cheikh attiraient un nombre sans cesse accru de fidèles. Après avoir prêché pendant plusieurs années le tijânisme orthodoxe, Aboubakar changea d'orientation : vers 1923, il se rendit à Nioro du Sahel, ville du Soudan aux confins de la Mauritanie où il reçut le *wird* du cheikh Hamallah qui le nomma *moqaddem* (représentant, fondé de pouvoir) de sa confrérie. Il devint ainsi un adepte du tijânisme réformé (également connu sous le nom de Tijânisme différencié ou purifié) à onze grains).

À partir de 1940, l'activité des hamallistes devint suspecte aux fonctionnaires de Vichy et diverses mesures répressives frappèrent les responsables de la *Tariqa*. En 1942, bien qu'aucune charge n'eût été retenue à son encontre, Cheikh Aboubakar se vit infliger par simple décision administrative, dix ans d'assignation à résidence à Bamako (en fait son prestige portait ombrage aux chefs coutumiers, fermes soutiens du pouvoir colonial). Il fut ensuite interné à Tombouctou puis retrouva la liberté en 1945. Il mourut la même année. L'exil avait accru sa popularité, qui était à son apogée. Il allait rester connu sous le nom d'Aboubakar 1^{er}. Son fils Mohammed Maïga lui succéda et peut être considéré comme un fondateur de dynastie : il accomplit une importante œuvre d'urbanisme à Ramatoulaye, fit édifier le mausolée de son père ainsi que la nouvelle mosquée et fit ouvrir en 1966 la médersa *Miftah al-Ulum* (la clé des savoirs) pour laquelle il obtint des financements des pays arabes et qui, aujourd'hui, reconnue par l'État, attire un nombre croissant d'élèves, (environ 300), tous internes. Il manqua de peu d'être traduit en justice sous le régime de Thomas Sankara, hostile aux confréries. À sa mort en 1989, son fils lui succéda sans encombre sous le nom d'Aboubakar Maïga II.

Située à une vingtaine de kilomètres de Ouahigouya, la petite bourgade de Ramatoulaye, fondée par le cheikh, s'est affirmée comme la ville sainte des Tijanes Hamallistes du Burkina où elle joue, toutes proportions gardées, un peu le même rôle que Touba pour les Mourides du Sénégal. Son rayonnement est important. Selon les auteurs, qui y ont semble-t-il séjourné assez longtemps ou y ont eu de bons informateurs, la ville, qui ne compterait pas plus de 6000 habitants, est remarquable par la propreté de ses rues et la bonne tenue de la population. Une police religieuse entretenue par le Cheikh veille à l'observance des mœurs. La cité sainte est dominée par une vaste mosquée qui peut accueillir 1000 fidèles, à proximité de laquelle se trouve la résidence du Cheikh.

Le fonctionnement de la société dans la ville sainte est détaillé avec minutie : on lira avec intérêt le passage se rapportant aux alliances matrimoniales à l'intérieur de la



Académie des sciences d'outre-mer

communauté, où s'observe une stricte endogamie (pp. 155-202). Chaque année, la célébration du *mawlid*, anniversaire du Prophète (12 Rabi al-awal), donne lieu à de considérables rassemblements de pèlerins à Ramatoulaye. Affluant de toutes les régions du Burkina et même de pays voisins, ils viennent recevoir la bénédiction du cheikh et vénérer le tombeau du fondateur. Cette fonction spirituelle se dédouble comme il se doit d'une considérable activité économique : commerce des articles de piété (chapelets, calligraphies), librairie religieuse, restauration, hôtellerie, mais aussi d'une foire tout à fait profane où l'on vend des engrais, des outils agricoles des appareils ménagers et même des cigarettes... Certains vendeurs ne sont pas musulmans.

Beaucoup de visiteurs sont des gens modestes qui dépensent peu, mais il n'y en a pas moins là une source de profits considérables pour l'économie locale. Les visites se traduisent par des charges assez lourdes pour ceux des habitants de la ville qui sont désignés comme "tuteurs", ce qui leur vaut, en vertu de l'hospitalité musulmane, d'héberger et de nourrir des groupes de pèlerins. Les autorités gouvernementales montrent de la sympathie pour ces rassemblements et envoient des délégations. (les auteurs observent justement p. 227 que les musulmans sont notoirement sous-représentés au sein des instances dirigeantes burkinabé).

Les auteurs posent par ailleurs une question majeure quand ils s'interrogent, dans leur conclusion sur l'avenir de cette cité vertueuse, où l'alcool, le football et la prostitution sont rigoureusement prohibés, et qui n'est pas sans évoquer Médine ou la Genève de Calvin. L'enthousiasme des premières générations d'affidés est quelque peu retombé et l'on observe déjà un certain relâchement chez les jeunes. Si certains peuvent espérer des débouchés dans l'enseignement de l'arabe, d'autres envisagent l'émigration vers Ouagadougou. Plus largement se pose en filigrane le problème de l'avenir des confréries dans le monde musulman.

On peut regretter une transcription de l'arabe parfois défectueuse : la litanie est le *dhikr* et non le *dikhr* (p. 14). Le sermon du Vendredi est la *khutba* et non la *qotba* (p. 99). La confrérie d'Abd al-Qadir Jilani est la *Qadiriyya* et non la *Khadiriyya* (p. 17). Les notables religieux sont des *cheikhs* et non des *cheiks* (p. 227). On pourrait donner d'autres exemples. Le français est parfois un peu approximatif. La Tijâniyya ne *descend* pas à travers la Mauritanie, elle traverse ce pays du nord au sud (p. 17). Les confréries ne sont pas des sectes puisqu'elles ne se coupent pas de l'islam orthodoxe, ce sont des associations de fidèles pieux suivant une voie spirituelle et il est quand même désolant de lire (p. 226) un lieu commun tel que la ville sainte est à *un tournant de son histoire*... Le mérite de cet ouvrage n'en est pas moins de nous aider à découvrir un aspect peu connu de l'islam subsaharien et d'ouvrir une réflexion intéressante et originale sur le devenir de cette confrérie.

Jean Martin